

LE MIRACLE

Un miracle! madame, prononça le docteur... en ce qui me concerne, je n'ai jamais été le témoin d'un miracle.

On servait le café. Dans l'aimable désordre d'une fin de dîner, la conversation était générale. Le miracle en faisait les frais. Mais la réponse du docteur déçut les convives. Il était beau conteur et ne dédaignait pas, à l'occasion, de prendre la parole. Il vida sa tasse à petites gorgées.

— Cependant, reprit-il, mon père put observer une fois, dans sa vie, un fait que la raison parut insuffisante à lui expliquer. Il s'agit de morts qui ont ressuscité. Comme il n'était pas médecin, son témoignage, je l'espère, ne vous semblera pas sujet à caution.

Il nous laissa sourire.

— Voici l'aventure, commençait-il... Je dois dire, d'abord, que mon père était homme de bonne foi. Les héros de son âge ignoraient le mensonge. C'était un soldat, comme tous les autres, qui n'avait point perdu grand temps à l'école. Il était sergent en quarante-trois et fit les campagnes de la République. Deux balles en pleine poitrine, assez discrètes cependant pour lui laisser le souffle, lui valurent, plus tard, de passer lieutenant. Il parcourut l'Europe à la suite de l'empereur, Capitaine à Iéna et décoré aux Arapiles, il est mort sans gloire, sous les Bourbons, étouffé par un demi-soldat. Ney l'avait en grande estime. Ajoutez le sang-froid, l'abnégation de sa personne, une complète indifférence vous aurez le soldat. Mais arrivons au fait.

« En mil huit cent douze, ce fut la Russie. Vous vous rappelez l'aventure. Comme disait Narbonne, pendant la retraite: "On est entre Bicêtre et le Panthéon." Le malaise était général. Après Moscou, les généraux conseillaient la paix; les généraux, eux-mêmes, refusaient d'aller plus avant. La Bérézina, Vlna, le Niémen... nous voilà dans les cimetières. Des régiments sans chefs, des convois sans vivres, des hordes en déroute par les steppes glacées; mon père, maintes fois, me l'a répété: on craignait davantage les nuées de corbeaux que les cosaques de Koutousov.

« Sous les ordres de Ney, mon père commandait à l'arrière garde. C'était un poste périlleux. Harcelé sans trêve par les cavaliers russes, il fallait rallier les trains, défendre les derniers convois et ne pas mourir, du moins, sans se battre. Mais décembre était le grand ennemi. A bout de forces et de courage, vaincus par le froid, un à un les hommes s'éteignaient à terre; et ils ne se relevaient pas.

« Un jour de grands frimas, après une terrible tempête de neige, quand l'aurore parut, quelques groupes à peine émergèrent de la steppe. Un ciel de plomb pesait sur eux. Mon père allait des uns aux autres, s'efforçant d'éveiller leur zèle. On ne pouvait partir ainsi. Des milliers de soldats, brisés par la fatigue, engourdis par le froid, vaincus par la pluie sous le blanc linceul, il eût fallu les dégager, verser entre leurs lèvres quelque cordial pour les arracher à la mort. Mais comment faire, en vérité ?

« Le maréchal Ney parut brusquement. Il reconnut le capitaine.

— Où sont les hommes? demanda-t-il.

« Mon père montra la steppe, secoua la tête; et, tout de suite, le maréchal sauta de cheval. Du fourreau de son sabre, il écarta la neige et découvrit les grenadiers. Ils étaient là, les yeux fermés, la face blême, roulés dans les capotes grises et les paraissaient morts vraiment.

« Monsieur le maréchal, dit mon père, les armes aux yeux, nous ne pouvons plus rien. Ils ont passé la grande frontière!

« Mais le fameux "lion rouge" ne connaissait guère d'obstacles.

— Allons donc! fit-il, nous allons bien voir! Mes grenadiers ne tombent qu'au champ d'honneur!

« On ne pouvait songer à les dégager un à un et à faire le tri des vivants et des morts. Un parti de Cosaques apparut au loin qui se tint cependant à distance respectueuse. A quoi bon se risquer? Les corbeaux maintenant se chargeaient du reste. Ney s'en alla de groupe en groupe; et il réclamait des clairons, et il lui fallait des tambours. Il avait son idée. A force de recherches, il put réunir une clique imposante. Des gradés s'abritaient sous l'auvent d'un chariot. Il courut à eux, avisa une hampe emmaillottée de cuir:

« Voilà qui va bien! murmura-t-il d'un ton joyeux.

« Alors il ordonna de déployer les clairons. Puis il ressembla clairons et tambours et fit sonner le ralliement. Quelques centaines d'écloués répondirent à l'appel, et l'idée qu'on devait s'en aller ainsi, laissant tant de braves sous la neige, faisait frissonner les plus endurcis. Mais Ney se campa devant les tambours, et n'ayant pas de canne, il brandissait son sabre. Ce diable d'homme savait tout!

— Sonnez au drapeau! fit-il d'une voix forte.

« On sonna au drapeau et les soldats s'ébranlèrent. Un frisson singulier passa sur la plaine.

— Pour défilier! commanda Ney.

« Les clairons éclatèrent, couvrant la rumeur des tambours; les troupes s'ébranlèrent. Les aigles se dressaient sur un monticule. Et l'on put voir alors une chose extraordinaire... A l'appel des clairons la neige frémit, en mille endroits le blanc linceul se déchira soudain et les morts surgirent de la tombe! Ils se dressaient, hagards, la face blême, étirant leurs membres, frottant leurs yeux. Puis ils saisissaient leur fusil, et titubant d'abord comme des hommes ivres, bientôt affermis cependant, ils se mettaient au pas et rejoignaient la troupe. En défilant devant les aigles, ils trouvaient l'héroïsme de présenter les armes. Et il venait de partout. Le front bandé, traînant la jambe ou le bras en écharpe, ils avançaient, le tête haute. Au loin, les Cosaques avaient tourné bride en poussant des clameurs sauvages. Les corbeaux effrayés fuyaient à tire d'ailes.

« Quand le miracle fut accompli, le maréchal leva son sabre: « En avant! cria-t-il.

« Et les ressuscités se mirent en route. Le soleil, lui aussi, voulut être de la fête. Le ciel s'entr'ouvrit, un rayon tomba sur les aigles. Des chevaux hennirent joyeusement... Et voilà tout, madame. Ney fut assez heureux pour gagner, ce jour-là, un important village. Il y entra clairons sonnant, au fracas des tambours, les aigles éployées et il était en tête, électrisant les troupes, brandissant son épée pour marquer la cadence, suivi de revenants assez valides encore pour crier: « Vive l'empereur! »

« Le docteur se tut. Un silence ému pesait sur les convives. Seul, le sous-préfet, que ses fonctions obligent à s'affirmer un esprit fort, crut devoir être, à demi-voix:

— Voilà une cure vraiment admirable! Et c'est grand dommage que le maréchal ne puisse être là quand la Camarde s'en viendra toucher mon front de son doigt blême!

« Mais le docteur supportait mal la plaisanterie quand elle s'exerçait aux dépens de son éloquent:

— Vous n'avez rien à regretter, monsieur, conclut-il. Ney ressuscitait des héros. Il était sans pouvoir sur les fonctionnaires de votre ordre.

La menace du poison.

Les salles dans lesquelles les souverains russes ont été assassinés ne peuvent pas être comparées à des cuisines, étant donné le nombre élevé d'officiers chargés de la surveillance et les mesures de sûreté aussi compliquées que minutieuses, qui sont de rigueur dans cette partie réservée de palais. Le chef des cuisines, Eugène Kratz, qui, avec ses appointements de 100,000 francs par an, a la situation équivalente à celle d'un général en chef, n'est certes pas à envier. Sa responsabilité est très grande. Dès qu'un service est prêt, il faut, suivant un rite invariable, qu'il soit goûté par le chef ainsi que par plusieurs personnalités militaires. On attend un temps assez long, afin de savoir si aucune de ces personnes n'a été empoisonnée (c'est une mesure qui remonte au temps d'Ivan le Terrible). Si M. Eugène Kratz et les généraux sont encore vivants, le plat est mis dans un petit compartiment pratiqué dans un ascenseur électrique. Des officiers prennent place dans l'ascenseur afin de surveiller les aliments précieux. A l'arrivée, nouvelle épreuve, un flacon qui précède la salle à manger, le plat est à nouveau goûté par deux chambellans et, lorsqu'il est certain que ceux-ci n'ont pas été empoisonnés, le service est porté aux souverains. Aucune nourriture ne peut être déposée sur la table du tsar autrement que par l'ascenseur destiné à cet usage. Ces mesures rigoureuses ne sont, paraît-il, pas inutiles!

Petits métiers.

Si Paris compte quelques métiers assez bizarres, Londres en possède un qui lui est bien particulier: c'est celui de redresseur d'ivrognes. Toutes les nuits, ce spécialiste parcourt les rues de la capitale anglaise, un flacon d'ammoniaque à la main. Dès qu'il aperçoit un citoyen paraissant brulé avec l'équilibre, le redresseur se précipite et débouche son flacon sous le nez du poivard; ses gratifications sont variées; parfois, la reconnaissance de son client se traduit par des injures, mais le plus souvent, le redresseur voit ses bons offices récompensés par quelques pièces de monnaie. D'ailleurs, ce métier nourrit son homme, et certains samedis, jours de fortes recettes, le redresseur réalise presque une petite fortune.

COMMENT NAPOLEON III

Ne fut pas roi de Portugal

Le Portugal s'étant violemment opposé à l'attention mondiale, depuis que la Révolution en a si brusquement chassé le jeune roi Manuel, ce peut-être pas sans intérêt de savoir qu'il s'en fallut de peu, vers 1835, le prince Louis-Napoléon — le futur Napoléon III — ne montât sur le trône de Bragançe, en épousant la petite reine dona Maria, fille de don Pedro, qui venait, à l'âge de seize ans, de rester veuve du prince Auguste de Leuchtenberg.

On verra, par le curieux article qu'on va lire, qu'une "indiscrétion" fut la cause de la rupture des pourparlers.

Il était une fois une charmante petite princesse, qui, à l'âge de huit ans, vint à hériter d'un beau royaume.

Comme elle était née bien loin, par delà les mers, au pays du soleil, des palmiers géants et des minuscules oiseaux-mouches, où son père gouvernait un vaste empire, elle dut faire une longue traversée pour gagner ses nouveaux Etats. En attendant son arrivée, ceux-ci devaient être provisoirement gouvernés par un de ses oncles auquel son père l'avait fiancée et qui partagerait avec elle la couronne.

Or, lorsqu'après de longues fatigues, croyant toucher à la fois au bonheur et au pouvoir, la petite princesse arriva en vue des côtes de son royaume, elle n'y put même pas débarquer; pour garder à lui seul la couronne, son ambitieux fiancé lui en interdisait l'accès; la pauvre enfant fut réduite à se retirer dans une île voisine, dont le peuple, accueillant et libéral, était réputé pour l'hospitalité large qu'il savait donner à tous les proscrits....

Mais c'est un conte de fées, ceci!...

Pas du tout, c'est de l'histoire; cette petite princesse est parfaitement réelle, ses aventures sont vraies: dans les annales de Portugal au dix-neuvième siècle, elle porte le nom de dona Maria II.

Née en 1819, à Rio-Janeiro, dona Maria était fille de don Pedro de Bragançe, empereur du Brésil. Appelée au trône du Portugal en 1827, fiancée à son oncle don Miguel, puis repousée par celui-ci, elle s'était réfugiée en Angleterre où elle passa les années 1828 et 1829.

En 1830, année d'effervescence politique en Europe et dans tous les pays de civilisation européenne, dona Maria retourna au Brésil; là, son père ayant abdiqué et remis la couronne impériale à un autre de ses enfants, prit la résolution de passer en Europe et de rétablir par la force sa fille sur le trône de Portugal.

Sous le nom de duc de Bragançe, ce père héroïque, champion de la faiblesse et du malheur, se rend en Angleterre, puis en France, où une armée de volontaires, débarquée sur les côtes de Portugal, et, après une lutte de deux ans, parvient, en 1833, à chasser don Miguel et à rendre le trône à la petite reine dona Maria. L'année suivante, le 12 septembre 1834, il se démet de la régence dont il avait assumé provisoirement la charge, fait déclarer majeure par ses Cortès la reine sa fille, âgée de quinze ans, puis, fier de son œuvre, ayant fini d'accomplir sur terre la tâche généreuse qu'il s'était assignée, il meurt six jours plus tard, en pleine vigueur, en pleine activité, à trente-six ans.

Don Pedro laissait une veuve, non point la mère de dona Maria, laquelle était morte fort jeune, mais une seconde femme, épousée en 1829.

Celle-ci appartenait à une famille dont la destinée tenait également du conte fantastique: son père était fils d'un gentilhomme d'ancienne race qui, pour avoir embrassé avec franchise les premières idées réformatrices de la Révolution, n'en était pas moins passé ensuite sous le couteau niveleur de la guillotine. Devenu ainsi orphelin, le jeune homme avait dû, avec un courage obstiné, débiter, dit-on, dans la vie, durant les sombres jours de la terreur, comme apprenti chez un menuisier. Sa mère était une fort jolie et fort touchante veuve; un hasard réparateur ayant voulu qu'elle attirât l'attention et devint la femme d'un jeune général que le destin fit peu après empereur, le gentilhomme-apprenti, reprenant, et bien au-delà le rang que le malheur lui avait ravi, se trouva soudain élevé à la dignité princière: c'était le prince Eugène de Beauharnais.

Marié à une princesse de Bavière, le prince Eugène, à la chute de l'empereur, se retira à Munich, chez son beau-père qui le créa duc de Leuchtenberg; et c'est sa fille, Amélie de Leuchtenberg qui, en 1829, avait épousé don Pedro.

En même temps que le prince Eugène de Beauharnais devenait duc de Leuchtenberg, sa sœur, la reine Hortense, moins bien traitée et tenue un peu en exil par les monarchies européennes, s'é-

taut modestement retirée en Suisse, dans le démocratique canton Thurgovie. Là, en 1817, elle avait acquis une jolie maison de campagne, le petit château d'Arenenberg, pittoresquement perché au sommet d'une haute colline dominant les lacs du Rhin à sa sortie du lac de Constance. Entourée d'un petit cercle d'amis et de serviteurs fidèles, cette femme, si fine d'esprit, si tendre de cœur, partageait les longues heures de son exil entre les arts et les lettres, cultivant à la fois la musique, la poésie, le dessin, et composant ces jolies romances aux tendres et chevaleresques refrains:

Amour à la plus belle.
Honneur à la plus vaillante.

Mais ce qui, plus que les arts et les chansons, tenait au cœur de la reine Hortense dans sa solitude d'Arenenberg, c'était sa tendresse maternelle.

On sait quel désespoir profond, déchirant, presque fou, s'empara de cette mère aimante quand, au temps de sa grandeur, elle vint à perdre son fils aîné, moissonné presque au berceau par le croup. Plus tard, elle eut la douleur, plus grande encore, de perdre le second de ses fils, en 1831, durant un soulèvement de patriotes italiens auquel il avait pris part. De tous ses enfants, la pauvre femme n'en gardait qu'un seul: mais celui-là du moins voulait-elle le conserver jalousement près d'elle et reporter sur lui tous les trésors de sa tendresse maternelle, c'était Louis-Napoléon Bonaparte.

Beau cavalier, brave, rompu à tous les exercices du corps, le jeune homme était, pour son aimante mère, un juste sujet de fierté; fierté mêlée de tristesse à la pensée que tant de belles qualités n'auraient jamais en France leur emploi.

« Ah! disait un jour avec un soupir la reine Hortense au comte d'Haussonville, en se promenant avec lui, tandis que leurs deux enfants marchaient à quelques pas devant eux, vous êtes bien heureux vous, votre fils est attaché à l'ambassade, il a une carrière; et moi je ne puis même pas espérer pour le mien une sous-lieutenance dans un régiment français.

Don Pedro, en mourant, avait légué son épée au prince choisi par lui pour époux à sa fille, la reine de Portugal dona Maria; c'était le frère de sa seconde femme, le fils du prince Eugène, le neveu de la reine Hortense, c'était le prince Auguste de Leuchtenberg.

Dans une lettre écrite en octobre 1834, le capitaine d'artillerie de l'armée suisse, le prince Louis-Napoléon, faisait allusion à ces projets de mariage de son cousin germain: « La mort de don Pedro, disait-il, m'a fait beaucoup de peine, car c'était un homme distingué qui était d'une grande utilité au Portugal. Je sais qu'Auguste n'a pas une grande envie d'aller en ce pays et je le conçois, car il aura les mains liées et n'inspirera peut-être, malgré ses bonnes intentions, que méfiance et jalousie....

En dépit de ses hésitations, le prince Auguste de Leuchtenberg n'en fut pas moins marié à la petite reine dona Maria; le 25 janvier 1835, au son des salves d'artillerie, au bruit des acclamations du peuple, il débarqua à Lisbonne et le mariage se célébrait aussitôt.

D'après la constitution portugaise, le prince consort devait acquiescer le titre de roi à la naissance d'un héritier de la couronne; il ne fut pas, hélas, réservé à Auguste de Leuchtenberg de s'élever à cet honneur: deux mois à peine après son arrivée au Portugal où il avait tant hésité à se rendre, la mort le surprit soudain au retour d'une partie de chasse sous un soleil ardent impudemment affronté.

La petite reine dona Maria se trouvant, à seize ans, à la fois orpheline et veuve, il était de toute nécessité pour le Portugal de lui trouver au plus tôt un nouvel époux. Sa belle-mère, une Beauharnais, songea aussitôt à mettre à nouveau en avant un prince de sa famille; elle prononça le nom de Louis-Napoléon. Mais dès que les "pourparlers engagés" furent indiscrètement divulgués par quelques journaux, le prince voulut envoyer de suite à ceux-ci d'énergiques protestations et de formels démentis: de bien autres ambitions que celles du trône de Portugal germaient peut-être dès lors mystérieusement en son cœur.

Plusieurs journaux, disait le prince en une note adressée à la presse parisienne, ont accueilli la nouvelle de mon départ pour le Portugal comme prétendant à la main de la reine dona Maria. Quelque flatteuse que soit pour moi la supposition d'une union avec une jeune reine belle et vertueuse, veuve d'un cousin qui m'était cher, il est de mon devoir de réfuter un tel bruit, puisqu'aucune démarche que me soit connue n'a pu y donner lieu.

« Je dois même ajouter que, malgré le vif intérêt qui s'attache aux destinées d'un peuple qui vient d'acquiescer sa liberté, je re-

fuserais l'honneur de partager le trône de Portugal, si le hasard m'aurait que quelques personnes jettent les yeux sur moi.

« La belle conduite de mon père qui, en 1810, abdiqua parce qu'il ne pouvait allier les intérêts de la France avec ceux de la Hollande, n'est pas sortie de mon esprit. Mon père m'a montré par un grand exemple combien la patrie est préférable à un trône étranger.

« Persuadé que le grand nom que je porte ne sera pas toujours un titre d'exclusion aux yeux de mes compatriotes, puisqu'il rappelle quinze années de gloire, j'attends avec calme, dans un pays hospitalier et libre, que le peuple rappelle dans son sein ceux qu'exilèrent, en 1815, douze cent mille étrangers.

Après une si formelle protestation, tous pourparlers devaient être rompus; ils avaient eu lieu pourtant, avaient été poussés assez loin et la reine Hortense ressentit quelque chagrin de ce violent et brusque échec: « J'espère, écrivait elle peu après, lorsque le prince de Saxe-Cobourg-Gotha eût été choisi pour époux de la reine dona Maria, j'espère que le Portugal sera content de son choix; on dit l'époux un peu jeune et, pour ce pays si divisé, il eût fallu un homme fait, mais je ne puis rien regretter pour mon fils puisque lui-même ne croyait pas que son nom pût être populaire là et que, sans popularité, il ne croit pas le bien possible à faire.

« Moi qui redoutais tout changement, toute émotion, je n'ai qu'à me féliciter qu'on n'ait pas insisté sur le choix qu'on voulait faire de lui. Est-ce la crainte que j'ai de la glace? Mais j'aime à voir couler l'eau et j'y assimile les destinées de ceux qui me sont chers: qu'elles se laissent aller comme le sort les mène, comme le courant les conduit et je dirai: tout est bien, les orages seuls sont à craindre. Aussi je n'en veux plus.

Plus d'orages! hélas, comme elle devait être mal exaucée, la pauvre femme! La lettre en laquelle elle poussait cette suppliante invocation était à peine écrite (elle est du 20 janvier 1835) que, quelques mois après, le 25 octobre, lui parvenait soudain une dépêche bien capable de lui causer les plus vives alarmes:

« Je marche sur Paris, » lui mandait, de Strasbourg, son fils qui, quelques jours avant, l'avait tranquillement quittée, en vue, disait-il, d'un simple déplacement de chasse dans le grand-duché de Bade.

« Épargne au moins la famille royale, je t'en supplie! » répondit affolée la pauvre mère qui, dans son émotion, se souvenait d'avoir été accueillie jadis avec bonté par la reine Amélie.

Ce n'est pas aux Tuileries que Louis-Napoléon reçut ces bienveillants appels à la clémence, ce fut en prison. En vain, à la tête de quelques amis exaltés, il avait tenté de soulever la garnison de Strasbourg; arrêté presque aussitôt, il fut dirigé sur le port de Lorient et embarqué sans jugement pour l'Amérique.

Étrange revirement des choses humaines! Douze ans plus tard, celui que la plupart des siens avaient considéré comme un véritable fléau de famille, était président de la République; trois ans plus tard encore il était empereur.

Tandis que tous ces extraordinaires événements agitaient d'une façon si inattendue, tantôt en bien, tantôt en mal, l'existence de celui dont on avait songé à faire pour elle un fiancé, la reine dona Maria régnait toujours en Portugal. Son règne fut politiquement fort troublé, mais son union avec le prince Ferdinand Auguste de Saxe-Cobourg-Gotha fut au contraire des plus heureuses, et, pour achever le conte de fées, il faut ajouter que les deux époux eurent beaucoup d'enfants: quatre fils et deux filles. Don Manoel, hier encore roi régnant de Portugal, est aujourd'hui leur arrière-petit-fils.

La reine dona Maria mourut jeune à la fin de 1853, en l'année même où celui qui jadis, pour des raisons politiques, avait si publiquement protesté contre toute idée d'aspirer à une union avec "cette reine belle et vertueuse," et qui depuis n'avait jamais voulu songer au mariage, se décidait enfin, devenu empereur des Français, à prendre femme en suivant uniquement l'impulsion de son cœur.

Noms pittoresques.

Voici quelques noms de rues glanés au hasard parmi les plus originaux des vieilles cités.

La rue de la Pierre-Qui-Bège, à Marseille.

La rue du Oloz-dans-le-Fer, à Reims.

La rue des Corps sans têtes, à Amiens.

La rue du Poivre-Bouilli, à Beauvais.

La rue des Onze-mille-Vierges, à Arras.

La rue du Bât-d'argent, à Angers.

C'est évidemment cette dernière ville qui détient le record de l'originalité avec ce trio de chemins: du Pied-Moulu, de la Garde-Robe et du Oul-d'Anon.

L'HOMME EN RETARD

— Voyez-vous me dit-il tristement, tout me dégoûte....

— Et pourquoi? La vie n'est pour personne exempte de déboires. Il suffit de ne pas se laisser abattre. Un moment vient toujours où la chance sourit....

— Peuh! fit-il en haussant les épaules, c'est la règle, et vous savez que les exceptions la confirment. Je suis, moi, une de ces rares exceptions. J'appartiens à une catégorie spéciale et que les psychologues n'ont pas assez étudiée. Je ne me range ni parmi les sots qui mettent leur mauvais sort sur le compte du hasard, ni parmi ceux que tous les cataclysmes atteignent. J'ai toutes les apparences d'un homme parfaitement heureux. Ma vie jusqu'à présent fut exempte de grandes joies, mais aussi de grandes douleurs....

— Alors? demandai-je, quelque peu surpris.

— Il prit un temps, vida son verre.

— Je suis un homme qui arrive toujours trop tard. Et, comme j'aurais de grands yeux, il poursuivit:

— Je m'explique:

Depuis ma plus tendre enfance je subis les effets de cette prédestination étrange. Lorsque je vins au monde, mes parents occupaient une situation aisée. Je ne manquais de rien; j'eus, parait-il, tout le luxe des enfants riches. Mais ces choses-là sont sans intérêt tant qu'on n'a pas atteint l'âge de raison. Je venais de l'avoir quand ma famille fut ruinée. Je n'ai donc rien connu de ma splendeur passée, et je puis dire que je perdis tout bien-être sans avoir eu même la joie de le savourer quelque temps. Mes frères plus âgés eurent du moins cette consolation. J'étais donc né trop tard. Je grandis et vingt fois j'eus l'occasion de remarquer la même chose. Revenais-je chez moi un peu plus tard que de coutume, il était rare que l'on ne me dit pas: « Si tu étais venu plus tôt, tu serais allé dîner chez les X.... » ou bien: « Les Y.... t'auraient emmené aux bains de mer. » Inutile de dire que je ne sais pas ce que c'est que de prendre un train à l'heure fixée. Pourtant, par nature, je suis d'une exactitude scrupuleuse. Seulement, toujours un événement survenait qui me mettait en retard: ma malle égarée, la voiture accrochée, une visite imprévue.... que sais-je?

Une autre fois, ce fut encore plus précis. Je voulus un jour acheter un billet de loterie. J'en tins au bureau de tabac et je demandai un billet de loterie des Enfants Tuberculeux. « Monsieur, me répond la marchande, nous avons vendu le dernier il y a cinq minutes. »

Je m'en vais avec le pressentiment que c'était le bon. Je ne me trompais pas. Un mois plus tard il rapportait 15,000 francs à son propriétaire.

Or, tout cela n'est rien auprès de ma dernière aventure. Il y a trois ans, je me marie. J'en suis encore à me demander par suite de quel concours de circonstances je parvins à accomplir cet acte. Je n'en revenais pas moi-même. Un contrat, à la mairie, à l'église, il n'y eut pas le moindre accroc.

Je me disais: « Cette fois, la mauvaise chance s'est détournée de moi. Je pourrai vivre comme tout le monde. »

Ah oui! Au bout d'un an j'apprends que ma femme avait un amoureux. Naturellement, tout le monde le savait quand je m'en rendis compte.

Mon premier soin fut de chercher quel était le misérable qui m'avait volé mon bonheur. C'était un vague journaliste, sans talent, ou du moins qui n'en avait qu'un: « celui de tirer l'épée comme d'Artagnan et le pistolet comme le colonel Cody. »

Je ne suis pas un lâche. Mais avouez qu'il eût été stupide d'aller provoquer un pareil spadassin, moi qui j'avais jamais tenu un fleuret ou cassé un œuf à la foire de Neuilly. Cependant une colère terrible s'était emparée de moi. Un désir de vengeance me possédait tout entier, et je me jurai de laver cet affront. Par exemple, il fallait que je fusse en état d'aller proprement sur le terrain.

Je songai: « Tant pis. Tu y mettras un an, deux ans, mais tu y arriveras. »

Dès lors, sans rien laisser voir de mes projets, délaissai mes affaires, désintéressé de tout, je devins un pilier de salles d'armes. Du matin au soir et du soir au matin, j'étais sur la planche, ou au stand. J'avais dit à mes deux maîtres:

« N'épargnez ni votre temps, ni le mien. Il faut que j'arrive, et vite, à être de première force à votre sport. »

Les débuts furent atrocement durs. On ne se soumet pas inopinément à un pareil régime. J'étais moulu, fourbu. Mais bientôt cela alla mieux et je commençai à faire de sensibles progrès.

Ah! je peux dire que j'en ai cassé des lames et brûlé des cartouches!

J'en avais des bourdonnements d'oreille et la nuit cela me crépitait dans la tête comme une fusillade. N'importe. Je m'étais juré.

Pendant ce temps mes affaires dont je ne m'occupais presque plus, périclitaient. Mes clients mécontents me quittaient. Mon caissier, pour vérifier ses livres plus à l'aise, filait en Belgique. Le papier timbré affluait chez moi. Les araignées, sèches de notre pas dérangées tissaient leurs toiles dans les rayons poudreux. Tout cela ne me touchait guère. Je réfléchissais: « Laisse faire, quand tu auras allongé un bon coup d'épée à ce drôle, tout changera. » Je travaillais du reste un coup irrésistible: un double dégaige si serré, si rapide, si près du fer, que du diable si mon homme en revenait.

Un jour, enfin, mes maîtres me dirent:

— Vous n'avez plus rien à apprendre. Vous tenez votre adversaire au bout de votre arme. Allez-y.

Je tendis à chacun les vingt-cinq louis promis, et plus joyeux que je ne le fus de ma vie, je rentrai chez moi. Je m'installai à ma caisse et pris une feuille de papier. Dans le fond du magasin deux hommes que je ne connaissais pas, précédés d'un monsieur en haute-forme, causaient avec un employé — le seul qui me restait. — Je ne leur prêtai pas la moindre attention. J'étais tout à la lettre vengeresse. J'ai su depuis que ces trois individus étaient un huissier avec ses deux recors, et qu'ils faisaient un inventaire de saisie.

J'écrivis:

« Monsieur,

« Vous êtes un drôle. Je pourrais vous faire arrêter, mais je préfère vous avoir à la pointe de mon épée. Deux de mes amis seront demain à votre disposition. »

Je signai. Je mis sous enveloppe et l'adresse tracée, je sortis pour mettre moi-même ma lettre à la poste.

En route j'achetai un journal. Je le parcourus, et savez-vous ce que je lus au beau milieu? Savez-vous?

« Nous apprenons la mort de notre confrère X.... qui fut célèbre par ses duels retentissants. Il a succombé cette nuit à la rupture d'un anévrysme. »

La feuille me tomba des mains. Ainsi, j'avais gâché deux années de ma vie, laissé péricliter mes affaires, donné à ce misérable vingt-quatre mois de quiétude absolue, et pourquoi? pour le manquer d'une journée!

Un autre à ma place se serait arraché les cheveux, aurait assommé sa femme. Moi non. J'ai vu là une marque dernière de ma destinée. J'ai compris qu'à jamais il me fallait renoncer à arriver à temps. Seulement, vous comprenez que j'ai le droit, de dire que la vie me dégoûte.

Je hochai la tête en signe d'assentiment. Il me dit:

— Un autre demi?

— Je ne sais pas si il doit se faire tard.... Quelle heure est-il?

Il porta la main à son gousset et en tira sa montre; ensuite il l'approcha de son oreille, puis la remit dans sa poche et d'un ton désabusé:

— Arrêtons.... Mais pour l'instant que ça a pour moi. Le dîner sera tout de même trop cuit quand je rentrerai. Garçon deux doubles!

CUISINE

Receptes de foie de veau.

Prendre 500 gr. de foie de veau; retirer la peau et les nerfs; le hacher très fin, le piler, y joindre 3 œufs, une petite gousse d'ail, ces deux derniers condiments entés à blanc dans du beurre pendant une demi-heure, 50 gr. de farine, sel, poivre; bien mélanger et travailler la pâte en y ajoutant successivement 2 jaunes d'œufs et les blancs battus en neige; pocher par cuillerées à bouche dans l'eau bouillante salée pendant 1 1/2 heure environ. (Si les boulettes sont résées, elles doivent remonter à la surface de l'eau.) Les égoutter, les placer sur un plat, les tenir au chaud et verser dessus une sauce au beurre noir, ou une sauce piquante, ou encore une sauce tomate.

Biscuit fin de Savoie.

Sucre en poudre... 90 gr.
Sucre en poudre vanillé... 20 gr.
Fécule... 45 gr.
Farine de gruau... 45 gr.
Oufs frais... 5
Sel... 1 petite pincée

Casser les œufs, mettre les jaunes dans une terrine et les blancs dans une autre terrine. Aux jaunes, mélanger le sucre en poudre et le sucre vanillé; travailler vivement le mélange avec le fouet, jusqu'à ce qu'il soit moussé et léger, y incorporer ensuite la farine et la fécule, puis les blancs d'œufs battus en neige ferme avec un grain de sel. Verser le tout dans un moule beurré.

Faire cuire à four doux.